

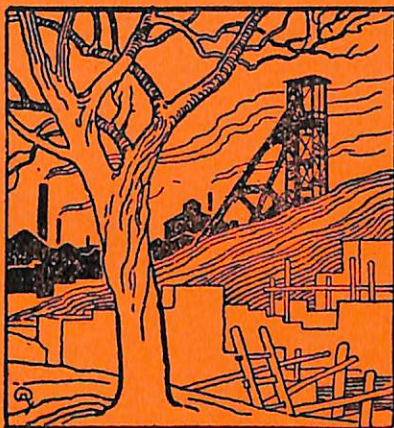
Maurice HÉLIN

---

# Le Journal de Voyage de W. E. Frye

Mai-juin 1815

(Itinéraire wallon)



EXTRAIT DE *LA VIE WALLONNE*  
TOME XXV, FASC. II

---

LIÈGE  
IMPRIMERIE DESOER

---

1951

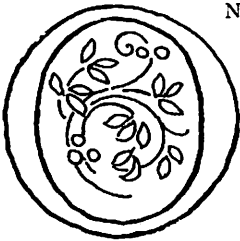


Autre cloche...

## Le Journal de voyage de W. E. FRYE (1815)

Itinéraire wallon <sup>(1)</sup>

Introduit, traduit et commenté par Maurice HÉLIN



N comprend que le major Frye <sup>(2)</sup> ne soit guère mentionné parmi les pèlerins de Waterloo <sup>(3)</sup>. Sa notoriété littéraire est loin d'atteindre celle des Walter Scott, des Byron et des Southey, qui ont tenu à contempler les lieux témoins d'un des grands événements de l'Histoire, et qui sont venus chercher sur la « morne plaine » des motifs d'exaltation. Frye, au surplus, ne s'est pas attardé sur le champ de bataille fameux,

<sup>(1)</sup> C'est pour nous un agréable devoir d'adresser nos remerciements à ceux qui ont contribué à l'annotation des pages que nous présentons ici : Mademoiselle A. Scuffaire, des Archives de l'Etat, à Mons ; MM. Arnould, bibliothécaire de la Ville de Mons ; J. Muller, bibliothécaire du Château de Marieumont ; Et. Hélin, stagiaire aux Archives Générales du Royaume.

<sup>(2)</sup> Major W. E. FRYE, *Aster Waterloo. Reminiscences of European Travel*, 1815-1819, edited ... by Salomon Reinach. XVI — 423 pp., 8°, London, 1908.

<sup>(3)</sup> Cf. Cam. DELECLOS, *Les Pèlerins anglais de Waterloo*, Liège [1945], ainsi que Carlo BRONNE, *L'Amalgame*, Bruxelles, s. d., particulièrement le ch. VII, *Bruxelles avec les Anglais*. Frye est mentionné par J. DECHAMPS : *En Belgique avec les Anglais après Waterloo (Revue de Littérature comparée, X, 1930, pp. 262-281 et 406-438)*, qui rend hommage (p. 265) à son « jugement... si exercé » et à son « éclectisme si accueillant » : qualités dont on ne peut guère attendre qu'elles contribueront à la formation de la légende napoléonienne.

et le fait déjà qu'il se comporte si différemment du traditionnel pèlerin-de-Waterloo, et qu'il épouse fort peu les sentiments de ses compatriotes, confère aux notes de voyage qu'il a consacrées à notre pays un intérêt tout particulier.

Pour ceux qui, ici même <sup>(1)</sup>, ont pu lire les extraits du journal de Southey, il ne sera peut-être pas sans profit de faire, entre les deux textes, les comparaisons qui s'imposent.

Frye, disons-le tout de suite, n'a ni les perpétuels étonnements, ni l'inlassable curiosité à qui nous devons tant de détails typiques sur les choses et les gens de chez nous. Non qu'il soit dépourvu du sens de l'observation, ni de la faculté de rendre d'une façon attachante ce qu'il a observé <sup>(2)</sup> ; mais, au moment où il débarque chez nous — Napoléon vient de s'évader de l'île d'Elbe, et un nouveau choc est imminent — l'attention de Frye est tournée avant tout vers les préparatifs militaires : instruction et moral des troupes, état des fortifications, etc. Mais il est loin de tenir pour négligeables les facteurs politiques, et prête une particulière attention à l'opinion publique. Ce qu'il nous dit du sentiment populaire complète — et plus d'une fois contredit — ce que nous en avons appris Southey. Auquel donnerons-nous la préférence ? Frye est ce que nous appellerions aujourd'hui un « esprit non prévenu » ; à supposer même qu'il mette quelque coquetterie à prendre le contre-pied du conformisme de ses compatriotes, on peut difficilement récuser son témoignage lorsqu'il note les réactions des gens de chez nous. Parlant couramment le français — juste avec ce qu'il fallait de mauvais accent pour qu'on le croie belge —, Frye est entré bien plus intimement en contact avec eux que ses compatriotes qui voyageaient en grand équipage. Hormis l'entretien qu'il eut avec M. Ouwerx, où l'industriel hutois eut l'occasion de s'exprimer en toute franchise, les bonnes gens avec qui Southey eut affaire ailleurs se gardèrent bien, on s'en doute, d'émettre des opinions qui eussent risqué de déplaire... et de tarir la générosité des riches Anglais en voyage...

\* \* \*

<sup>(1)</sup> *Le Journal de Voyage de Robert Southey* (1815). *Itinéraire wallon*, introduction, traduction et notes d'Etienne Hélin, t. XXIII, 1949, pp. 157-182 et 243-273.

<sup>(2)</sup> Cf., par exemple, sa description du Palais-Royal, à Paris, à l'époque de sa pleine vogue et quand il était devenu le rendez-vous des officiers des armées coalisées (pp. 60-84q.).

Les pages dont on lira ci-après quelques extraits ont eu une singulière destinée. Rédigées au jour le jour, et sous forme de lettres, elles forment, en réalité, un journal de voyage. La personne du destinataire n'apparaît nulle part, ce qui laisse à supposer qu'il est fictif ; en outre, Frye commence par faire une présentation de sa propre personne, bien superflue pour son correspondant (ce n'est qu'à un intime qu'on envoie des missives aussi longues et aussi suivies), mais fort naturelle s'il s'adresse à un lecteur éventuel. Quoiqu'il en soit, Frye, qui s'était retiré à Saint-Germain-en-Laye, y mourut en 1853, sans avoir publié son manuscrit. Remis comme souvenir à une famille qu'il fréquentait, finalement relégué dans un placard, il n'y fut retrouvé qu'en 1907 : Salomon Reinach, à qui on le confia, le jugea si intéressant qu'il entreprit de le faire éditer.

Né en 1784, William Edward Frye acheva sa formation à Eton (1797-1799), « où le système était, nous dit-il, d'inculquer aux jeunes gens, avec de solides principes aristocratiques, la haine pour la démocratie en général et pour la française en particulier ». Sur ce point, le résultat ne répondit assurément pas à l'attente de ses maîtres ; du collège, Frye emporta du moins une forte culture classique dont les pages écrites à plus de quinze ans de distance gardent encore l'empreinte. Entré à l'armée en 1799, bientôt envoyé en Egypte, puis aux Indes et à Ceylan, Frye devait prendre sa retraite en 1822, avec le grade de major. C'est à la faveur d'un congé de longue durée qu'il entreprit, en 1815, le voyage dont il nous a laissé le journal : par curiosité professionnelle sans doute, pour visiter le théâtre d'opérations qui s'annonçaient imminentes ; mais aussi en honnête homme. Et puisqu'à cette époque, voyager, fût-ce pour son plaisir, était une affaire sérieuse, qu'on ne concevait pas sans une soigneuse préparation, Frye a tenu à nous faire part des raisons pour lesquelles il s'est cru autorisé à entreprendre son tour en Europe : « Bien que je n'aie jamais visité le continent auparavant (sauf avec le corps expéditionnaire britannique en Hollande, au début de ma carrière militaire), je n'étais pas absolument impréparé à ce voyage, puisque j'unissais à une formation classique et militaire, une passable connaissance de l'histoire ; je possédais en outre une partie des langues modernes de l'Europe, que j'avais commencé à étudier dans ma prime jeunesse, et que

j'avais continué à cultiver aux Indes, pendant mes heures de loisir — qui, comme celles de don Quichotte, étaient nombreuses. Je préférais de loin cette étude à celle des langues de l'Asie, pour lesquelles je n'ai jamais éprouvé beaucoup de goût, car j'ai en horreur l'emphase, l'hyperbole et l'exagération ; et bien que je voue aux Muses un culte fervent, je n'ai jamais pu trouver plaisir à ce que Voltaire appelle *le bon style oriental où l'on fait danser les montagnes et les collines*, et je préfère les effusions amoureuses d'Ovide à celles du grand roi Salomon en personne » (pp. 2-3).

La clairvoyance de cet auto-portrait psychologique, où il indique si franchement les limites que ses goûts littéraires entendent ne pas franchir, est bien faite, nous semble-t-il, pour nous inspirer confiance quant à l'objectivité du mémorialiste.

Le voyage commencé en 1815 se poursuit jusqu'en 1819, à travers la Belgique, l'Allemagne, la France, la Suisse, l'Italie et l'Autriche ; Frye revint encore à Paris en 1830 et 1832, et finalement se fixa, vers 1848, à Saint-Germain où il devait mourir en 1853.

Il publia en 1844 : *Trois chants de l'Edda... traduits en vers français, accompagnés de notes explicatives des mythes et allégories et suivis d'autres poèmes*, à Paris, chez Heideloff & Cie, in-8°, XII-115 pp. ; d'autres travaux restèrent à l'état de manuscrit. Au reste, le nombre d'allusions littéraires qu'on trouve dans son journal, les citations traduites ou non, l'intérêt qu'il manifeste aux choses du théâtre, la façon notamment dont il goûte, en connaisseur averti, une pièce de Molière ou de Racine, tout cela révèle l'étendue et la qualité de sa culture.

Plus précieuse encore à nos yeux est l'indépendance d'esprit qui amène cet officier britannique à adopter des positions si radicalement opposées à celle de la masse de ses compatriotes, et à manifester sa sympathie à la France vaincue, envahie et rendue aux Bourbons... Non point par une sorte d'idolâtrie napoléonienne qui, paradoxalement, avait gagné certains Anglais ! Encore que Frye ne soit pas insensible à la grandeur de l'ennemi vaincu, Napoléon, pour lui, est bien moins le héros prêt à entrer dans la légende que l'héritier de la Révolution qui, après avoir émancipé la France, était en passe d'émanciper l'Europe. Ce n'est donc pas en spectateur pur, mais en témoin inquiet que Frye assiste aux prélimi-

naires d'un choc où ses frères d'armes et les idées qui lui sont chères se trouvent dans des camps opposés.

\* \* \*

Parti de Ramsgate le 1<sup>er</sup> mai 1815 avec son ami le major-général Wilson, il débarque le lendemain à Ostende, tout encombrée des renforts et du matériel militaire qui ne cessent d'affluer. Le coche d'eau les mène à Bruges ; poursuivant leur voyage par la route, ils arrivent le 4 mai à Gand, où ils ont l'occasion de voir S. M. Louis XVIII, Monsieur, et la cour assistant à la grand-messe de la cathédrale, avec un étalage de dévotion qui provoque l'indignation de Frye : « Monsieur a toutes les apparences d'un homme usé par la débauche, et il est franchement ridicule de le voir, un missel à la main et se composant une mine contrite ! Instigués sans doute par les prêtres, ces princes font grand étalage de la sainteté de leur vie, sur laquelle toutefois ceux qui les connaissent bien ne se font guère d'illusion... Mais voilà, l'hypocrisie religieuse est à l'ordre du jour... » (p. 5).

Le 5 mai, nos voyageurs arrivent à Bruxelles, et descendent à l'*Hôtel d'Angleterre*. Quelques jours plus tard, Frye confie à son journal ses premières impressions de Belgique.

« Bruxelles, 9 mai.

» Ce matin, le général et moi-même sommes allés présenter nos respects au *Gran Capitano* de la *Sainte Ligue*, et avons déposé nos cartes. Il est, paraît-il, plein de confiance quant à l'issue de la campagne, et sans aucun doute, il a pour lui les prières que font tous les gens pieux d'Angleterre pour la défaite de ces suppôts de l'athéisme que sont les Français ; ces prières vont inmanquablement susciter une « légion d'anges » qui viendra apporter son aide à la destruction du Pandemonium de Paris, où trône le lieutenant de Satan... Les gens d'ici, ceux du moins qui réfléchissent, sont étonnés que Napoléon n'ait pas encore pris l'offensive. En général, et d'après tout ce que je puis voir ou entendre, les habitants de la Belgique ne sont nullement satisfaits du présent état de chose, et regrettent fort qu'on les ait séparés de la France. L'amalgame des deux peuples, belge et hollandais, n'a pas

du tout l'air de se faire <sup>(1)</sup>. Les Belges, bien qu'ils rendent amplement justice à la modération, au bon sens et aux intentions bienveillantes du présent souverain qui, personnellement, jouit de l'estime de tous, n'hésitent pas à déclarer leur attachement à l'Empereur. Pour des raisons différentes, cette union ne plaît pas davantage aux Hollandais...

» ... Les préparatifs en vue du conflit imminent sont menés grand train ; la conscription est rigoureusement appliquée et tous les jeunes gens en état de porter les armes sont enrôlés. Presque tous les officiers de l'armée belge et une bonne partie de la troupe ont servi avec les Français et ont partagé leurs lauriers ; on ne peut donc guère s'attendre à ce qu'ils soient animés d'un zèle bien ardent contre celui qui fut leur chef. Parmi les boutiquiers et parmi les braves gens avec qui j'ai conversé, et qu'on a faussement représentés comme des victimes de la tyrannie de Napoléon, je n'en ai pas rencontré davantage qui aient de l'antipathie pour sa personne ou pour sa façon de gouverner. En tout cas, que ce soit dans les classes dirigeantes ou dans le petit peuple, personne ici n'irait exprimer le vœu bien digne d'un cannibale, que j'ai entendu formuler par des gentilshommes campagnards anglais ou des marchands de Londres, de voir Paris anéanti ainsi que le peuple français...

... et les femmes ont beaucoup moins envie ici qu'à Londres d'embrasser le vieux Blücher » (pp. 7-8).

La francophilie de Frye ne l'empêche pas de rendre hommage à la bonne tenue des troupes de la coalition logées à Bruxelles, et l'on sent percer sa fierté quand il parle des Écos-sais : « La ville est pleine de troupes britanniques et hano-vriennes. Leur conduite est exemplaire, et l'on n'entend formuler aucune plainte à leur sujet. Les régiments des Highlands sont cependant les favoris des Bruxellois, et les habitants leur donnent la préférence quand ils ont des hommes à loger. Ils sont extrêmement bien élevés, dit-on, en parlant des Highlanders ; et ils aident de bon cœur les familles chez qui ils sont logés aux travaux du ménage » (p. 8). Ce que Frye attribue aux progrès de l'éducation qui, en Écosse, a été mise à la portée de tout le monde ; et, citant le propos d'une brave femme au sujet des Highlanders cantonnés chez elle :

---

(1) « *The two people, the Belgians and Hollanders, do not seem to amalgamate* » (p. 7).

« *Monsieur, ce sont de si bonnes gens ; ils sont doux comme des agneaux* », il ne manque pas d'ajouter qu'il put lui répondre : « *Ils n'en seront pas moins des lions au jour du combat* » (p. 9).

Mais nos voyageurs ne s'attardent guère à Bruxelles, et le 11 mai, les voici en route vers la frontière menacée.

« Namur, 12 mai.

» Nous avons quitté Bruxelles hier après-midi, et, ayant obtenu des laissez-passer pour visiter les postes militaires, nous sommes arrivés à Genappe, petit village à mi-chemin entre Bruxelles et Namur, où nous sommes descendus pour la nuit dans une auberge, petite mais confortable, à l'enseigne du *Roi d'Espagne* (1). Deux bataillons du régiment de Nassau-Ussingen sont cantonnés à Genappe. Nous sommes arrivés ce matin à Namur, et avons pris logement à l'*Hôtel d'Arenberg*. En cours de route, nous nous sommes arrêtés à une maison de paysan pour y prendre le café ; au cours de la conversation, notre hôtesse se plaignit des Prussiens, qui commettent, disait-elle, toutes sortes d'exactions (2) sur les campagnards chez qui ils sont cantonnés. Non contents d'exiger trois repas par jour, alors qu'ils n'ont droit à en recevoir que deux, pour lesquels ils sont tenus de fournir leurs rations, ils vendent celles-ci et emploient l'argent à leur usage personnel ; du coup, la consommation d'eau-de-vie et de *schnapps* va croissant ! Mais que peut-on attendre d'une armée dont le commandant encourage ses hommes dans tous leurs excès ? Blücher, d'après tout ce qu'on en dit, est un vandale et se laisse inspirer par un pur esprit de vengeance. Les Prussiens reprochent aux Belges de soutenir les intérêts français. Comment pourraient-ils s'attendre à ce qu'il en soit autrement ? Les Belges ont connu la prospérité sous la domination française, et la façon dont se comportent les Prussiens n'est certes faite ni pour leur attirer des sympathies, ni pour inspirer de la vénération envers le souverain qui a des alliés si gloutons. Je demandai à la femme pourquoi elle ne se plaignait pas auprès des officiers. « *Hélas, Monsieur, me répondit-elle, c'est inutile ; on donne toujours la même*

(1) Celle où Wellington, Napoléon et Blücher allaient installer leur quartier général les 17, 18 et 19 juin, et où Southey descendit le 3 octobre suivant

(2) Cf. DECHAMPS, *op. cit.*, p. 410.



*réponse* <sup>(1)</sup> : *Nichts verstehn* », car il paraît que, quand on leur adresse des plaintes, les officiers prussiens prétendent ne pas comprendre le français.

» Namur est maintenant le siège du quartier général du maréchal Blücher, à qui l'on a décerné divers *noms de guerre* <sup>(2)</sup>, tels que « Marshall Vorwärts », « Der alte Teufel ». Sur la grand-route, deux milles et demi environ avant d'arriver à Namur, nous avons rencontré un détachement de uhlans prussiens, qui revenaient d'avoir été fourrager. Ils chantaient une espèce d'hymne guerrier, qui était singulièrement impressionnant. Il me rappela, dans le *Lay of the Last Minstrel* <sup>(3)</sup>, la description des bandes de soudards rhénans :

*Qui, lorsqu'ils sont en marche, en des vers rugueux  
Répètent les chants de guerre des vieux clans teutons.*

» La cavalerie prussienne me paraît composée de jeunes gens de belle apparence, et j'admire la simplicité vraiment militaire de leur uniforme, à qui pourraient si justement s'appliquer les mots dont use Xénophon pour décrire la tenue du jeune Cyrus :

*vêtu du costume perse, qui n'a rien d'insolent... (3).*

» Il suffirait de substituer *Prussikê* à *Persikê*. On n'y voit aucune de ces absurdes garnitures, ni de ces colifichets bons pour des femmes galantes, qui donnent à nos officiers de cavalerie l'allure de généraux d'opérette <sup>(4)</sup>.

» Le site de Namur est extrêmement pittoresque, surtout quand on le contemple des hauteurs qui dominent la ville, là où s'élevait la citadelle qui fut démolie par ordre de Joseph II, comme le furent toutes les fortifications des places de la Barrière. L'actuel gouvernement belge, toutefois, projette de les reconstruire, celle de Namur en particulier, dont la citadelle, vu la valeur militaire qu'elle tient à sa situation, est une position trop importante pour pouvoir être négligée. Quant à la ville, située au confluent de la Sambre et de la Meuse, elle s'étend dans une vallée complètement commandée et protégée par la citadelle. Les églises sont splendides, et

(1) En français dans le texte.

(2) Poème de Walter SCOTT, *Canto IV*, 18, v. 324-325.

(3) *Cyropédie*, II, 4, 4. En grec dans le texte.

(4) *Astley's men* dans le texte anglais, c'est-à-dire acteurs de l'*Astley's Amphitheatre* de Londres.

les boutiques donnent une impression de prospérité. Mais les habitants, du fait qu'ils vivent dans une ville-frontière <sup>(1)</sup>, sont fort inquiets du conflit qui se prépare, car ils auront vraisemblablement à souffrir de la part des deux adversaires. A l'auberge et dans les magasins où nous sommes entrés, nous avons entendu les mêmes plaintes contre les Prussiens. La région environnante est extrêmement variée d'aspect, et c'est le premier site montagneux que nous ayons rencontré jusqu'ici. Les rives de la Meuse offrent aux regards tantôt des rochers à pic, tantôt des coteaux plantés de vignobles qui s'inclinent doucement jusqu'au bord du fleuve. Namur est distant de trente-quatre milles de Bruxelles, et il y a un service de transport par eau d'ici à Liège et à Maastricht. »

« Mons, 14 mai.

» Nous avons quitté Namur hier matin à quatre heures. La route entre Namur et Mons traverse une riche et belle campagne largement étalée, où abondent les champs de blé, mais où il n'y a guère d'arbres. Nous nous sommes arrêtés pour déjeuner à Fleurus, dans une auberge où se trouvaient quelques officiers prussiens ; l'un d'eux, un lieutenant du 2<sup>e</sup> régiment de Prusse occidentale, eut l'amabilité de nous mener voir le champ de bataille où les Français de Jourdan battirent les Autrichiens en 1794. C'est à deux pas de la ville. Il nous expliqua avec beaucoup de clarté la position des deux armées.

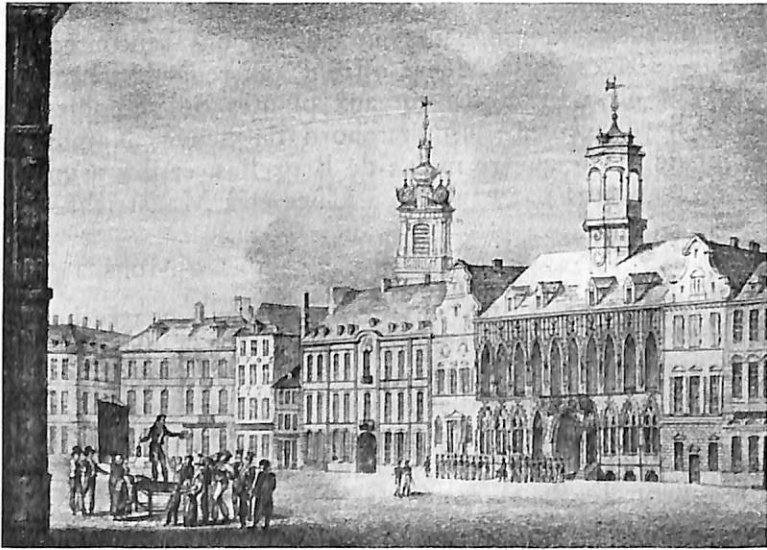
» Les officiers prussiens semblent fort impatients de voir s'engager les hostilités, et leur seule crainte est maintenant que tous ces énormes préparatifs aient été faits en vain : soit que le peuple français, effrayé de l'ampleur des préparatifs faits contre lui, contraigne l'empereur Napoléon à abdiquer ; soit que l'ardeur des Alliés se refroidisse, et que, sous l'influence de l'Autriche, ils entament des négociations qui aboutiraient à la reconnaissance du titre d'empereur et de la dynastie. Ils s'accommoderaient, au début, d'une défaite, du moment que la guerre ait chance de se prolonger. Dans l'entre-temps, des renforts continuent à arriver journellement. Nous n'avons pour ainsi dire rien appris des intentions ou des mouvements des autres Alliés ; comme il est interdit

---

(1) Le Traité de Paris, du 30 mai 1814, avait en effet conservé à la France une bonne partie de l'Entre-Sambre-et-Meuse et notamment les cantons de Walcourt et de Florennes.

d'entamer des discussions sur des sujets politiques, il est difficile de se faire une idée exacte de la situation.

» Nous avons continué notre route en passant par Charleroy et par Binche... (1). Nous sommes arrivés ici à la soirée et nous sommes descendus à l'*Hôtel Royal* (2). A Charleroy,



La Grand'Place de Mons.

(Lithographie de de Wasme.)

à Binche, et ici, nous avons trouvé une foule de gens occupés à réparer et à reconstruire les fortifications. Hommes, femmes et jeunes gens sont réquisitionnés pour hâter ce travail, vu qu'il entre dans les intentions du gouvernement belge de mettre, le mieux possible, toutes les forteresses de la frontière en état de défense.

(1) Ici se place le récit d'un incident : les sentinelles prussiennes ne comprennent pas les passeports, libellés en français, de nos voyageurs, et il faut qu'un officier y appose un visa allemand pour qu'ils puissent continuer leur voyage.

(2) Il se trouvait à l'emplacement longtemps occupé par le local de la société *l'Amitié*, et actuellement par le cinéma Alhambra, Grand-Place, 13. F. Paridaens, *Mons sous les rapports historiques, statistiques, de mœurs, usages, littérature et beaux-arts*, Mons, 1819, le recommande pour « la modération des prix, l'extrême complaisance des maîtres, la docilité respectueuse des valets... ».

» Ce matin, en montant sur un clocher, nous eûmes une jolie vue sur le pays environnant et sur les hauteurs de Genappe (*sic*), qui sont tout près de Mons, et qui furent illustrées par la brillante victoire remportée par Dumouriez sur les Autrichiens en 1792. Le paysage qui s'étale devant nous est une campagne doucement vallonnée, où les pentes alternent avec des plaines couvertes de blé, s'étendant à perte



Ath. Grand'Place, vue vers la Porte de Tournai.

(Gravure de Hoolans, 1852.)

de vue, et parsemées de villages et de fermes. Il y a à Mons un très grand magasin d'articles de mode, de parfumerie, bijouterie, etc. Une splendeur ! Il est à l'enseigne de *La Toilette de Vénus*, et est tenu par une très jolie fille qui, à en juger par son allure minaudière et ses regards éloquentes, ne se refuserait sans doute pas à se faire la zélée prêtresse de la déesse d'Amathus <sup>(1)</sup>. Un bataillon hollandais, d'une fort belle allure, défilait ici hier soir ; le reste de la garnison est composée de Belges, pour la plupart des conscrits. »

(1) Ville de l'île de Chypre où se trouvait un des principaux sanctuaires de Vénus.

« Leuze, 15 mai.

» Nous avons quitté Mons hier matin et sommes arrivés à Ath pour déjeuner. Ici encore, une foule de gens sont occupés aux fortifications. La garnison d'Ath est composée de Hanovriens. Ath m'a remis en mémoire les guerres du roi Guillaume III et les sièges de Mon Oncle Toby <sup>(1)</sup>. Il y avait si



Leuze. Grand'Place.

(Gravure de Hoolans, 1852.)

peu de choses intéressantes à voir à Ath que, tout de suite après le déjeuner, nous avons continué jusqu'ici, où nous sommes arrivés à une heure ; il n'y a en effet que dix milles d'Ath à Leuze. Nous nous sommes installés chez le major-général Adam <sup>(2)</sup>, qui commande la brigade légère de la division du général Sir H. Clinton. Cette brigade est cantonnée ici et dans les fermes des environs. Le général Adam, bien qu'il soit arrivé fort jeune à ce grade, y est beaucoup mieux

(1) Le capitaine Shandy, l'un des héros du roman de Laurence STERNE, *The Life and Opinions of Tristram Shandy* (1760-1767).

(2) La brigade du général Adam devait intervenir d'une façon décisive contre la Vieille Garde, à la fin de la bataille de Waterloo.

à sa place que beaucoup de nos vieux généraux, dont certains — je parle d'expérience — n'ont guère d'idées en dehors de la façon d'attacher un bouton ou un revers, de l'astiquage d'une courroie, et qui mettent tout l'*Ars recondita* de la discipline militaire dans la poudre à blanchir, la cire à faire reluire et le pas-de-l'oie. Par bonheur pour cette armée, le duc de Wellington a trop de bon sens pour être à cheval sur ce chapitre et, grâce à Dieu, c'en est fini du bon temps où le tarif était de deux ou trois cents coups de lanière pour un baudrier sale ou pour une coiffure qui ne comportait pas la *queue* réglementaire [...]. »

« 16 mai.

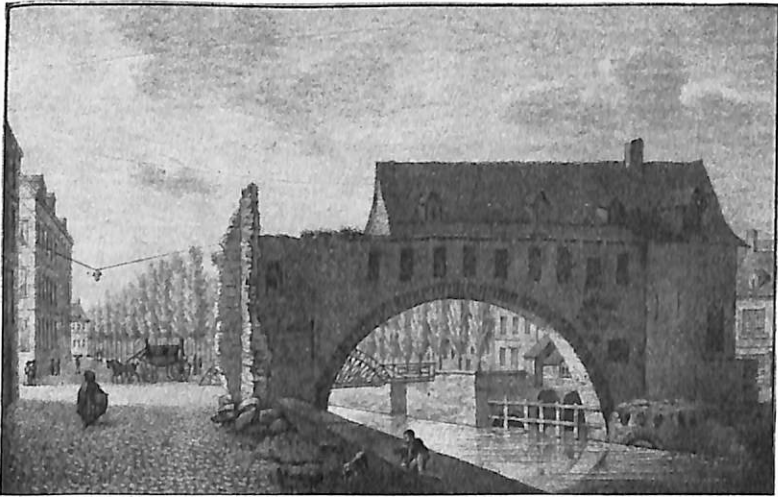
» Hier matin, nous avons visité Tournai, qui est distant de Leuze d'une dizaine de milles, et nous avons déjeuné au *Signe d'Or* <sup>(1)</sup>. Nous sommes ensuite allés présenter nos respects au commandant de place, le général V... <sup>(2)</sup>. Ce sont des Belges qui forment la garnison. Le général V... a été quelque temps en Angleterre comme prisonnier de guerre. C'est à Batavia, je crois bien, qu'il m'a dit avoir été fait prisonnier. Il nous a reçus très courtoisement et, non content de nous accorder l'autorisation de visiter les ouvrages de la citadelle, a désigné un sergent pour nous accompagner. La nouvelle citadelle s'édifie sur l'emplacement de l'ancienne et, comme elle, formera un pentagone régulier. Quant aux fortifications de l'enceinte, il n'est pas question de les reconstruire, celles de la citadelle, qui seront très solides, les rendant superflues [...]. A en juger par le nombre de travailleurs employés à remettre en état la citadelle, il ne faudra plus longtemps pour qu'elle soit en mesure d'opposer une résistance respectable. Tournai est une grande et belle ville ; elle est traversée par l'Escaut, et les larges quais qui bordent le fleuve contribuent beaucoup à lui donner un aspect aéré. Elle n'est qu'à

(1) Il s'agit vraisemblablement de l'hôtel du *Singe d'Or*, autrefois hôtellerie de la *Tête d'Or*, qui a donné son nom à la rue, et qui, d'après Bozière. *Tournai ancien et moderne...*, Tournai, 1864, jouissait d'une vieille réputation. On le trouve déjà mentionné en 1598 ; « en avril 1815, on y vit Wellington accompagné du prince héréditaire du Pays-Bas ». Cf. Walter RAVEZ, *Le Folklore de Tournai et du Tournaisis*, Tournai, 1949, pp. 257-258.

Dans la rue du Cygne (del Cingle, in *Cingula*, du fait de sa situation en bordure des anciens remparts), Bozière ne mentionne comme hôtel que celui de la *Petite Nef*, autrefois de la *Nef d'Or*. Et Frye connaissait trop bien le français pour écrire *Signe* au lieu de *Cygne* !

(2) Le général-major A. C. Van Diermen (note de l'éditeur).

dix milles de Lille, mais toutes les communications avec la France sont interrompues. On nous a parlé de cas de désertion chez les Hanovriens. En revanche, nous avons eu l'occasion de voir un jeune hussard français qui était passé aux Alliés. Ce paraissait être un gaillard d'une jolie impudence et, avec le plus grand *sang-froid*, il déclarait que, s'il avait déserté, c'était qu'il n'avait pas été nommé officier comme on le lui avait promis ; il comptait bien que Louis XVIII aurait plus



Le Pont de l'Arche à Tournay.

(Lithographie de Madou.)

d'égard à ses mérites que l'empereur Napoléon. Nous sommes rentrés à Leuze dans l'après-midi pour y dîner.

» Ce matin, nous sommes allés assister à une revue de la division du général Clinton, sur une plaine appelée *Le Pâturage* <sup>(1)</sup>, à sept milles environ de Leuze [...]. Après la revue, nous sommes partis vers le château du prince de Ligne, actuellement occupé par le lieutenant général Sir H. Clinton, pour assister à un déjeuner offert par lui et par Lady Clinton. Après le déjeuner, le général Wilson et moi-même sommes restés au château pour dîner avec le général Adam *al fresco* dans le parc, sous les arbres. Le château et le parc du prince

(1) Territoire de Quevaucamps.

de Ligne sont tous deux splendides. Le parc est très vaste, mais trop régulier, trop dans le goût hollandais pour me plaire. Peu ou pas de mobilier dans le château, mais quelques portraits de famille, et un théâtre aménagé dans l'un des halls pour des représentations privées. Un monument a été érigé dans le parc par feu le prince de Ligne à la mémoire de l'un de ses fils, du nom de Charles, tué au service de la Russie pendant le siège d'Ismail<sup>(1)</sup>. Le prince actuel est encore mineur et réside à Bruxelles. »

« Grammont, 16 mai.

» Nous avons quitté Leuze hier dans l'après-midi, et sommes arrivés ici à sept heures du soir, afin de pouvoir assister à la revue de cavalerie de ce matin<sup>(2)</sup>. [...]

» J'ai observé une chose remarquable dans cette partie du pays : c'est que, dans des villages qui se touchent, c'est ici le français qui est parlé, et là le flamand ; et, hormis quelques exceptions, les habitants de ces villages n'arrivent pas à se comprendre entre eux... » (pp. 12-20).

\* \* \*

Frye accompagne jusque Gand le général Wilson, qui rentre en Angleterre, puis regagne Bruxelles. Il ne reprendra son journal que le 11 juin. Le 18, il s'attend à l'entrée imminente de l'armée française ; il écrit : « Les familles anglaises s'en vont ; les caricatures et pamphlets anti-napoléoniens disparaissent des étalages ; les bureaux militaires et les convois de l'armée anglaise ont reçu l'ordre de se replier sur Anvers... » et, écrivant au bruit de la canonnade toute proche, il termine les notes de cette journée sur ces mots : « Fort probablement, ma prochaine lettre sera datée d'une prison française... »

(1) Frye est ici mal informé. Charles-Joseph-Emmanuel de Ligne (1759-1792), après s'être distingué en 1788 au siège d'Ismail (Bessarabie), fut tué en Argonne, dans l'une des escarmouches qui précédèrent la bataille de Valmy. Le « prince actuel », petit-fils de Charles-Joseph (1735-1814) était Eugène-François-Charles-Joseph Lamoral (1804-1880) qui devait être ambassadeur de Belgique à Paris (1842-1848), puis président du Sénat.

(2) Nous omettons les détails donnés par Frye à ce sujet. Il juge avec sévérité la présence du duc de Berry à cette revue, et se demande si un prince capable de prendre plaisir au spectacle d'une armée étrangère s'appêtant à envahir son propre pays a encore le moindre sentiment de patriotisme.



Le 21, il consigne quelques détails sur la journée de Waterloo, et le 22, s'en va visiter le champ de bataille. Mais le spectacle qui s'offre à ses yeux — cadavres, blessés périssant faute de soins et de nourriture — est si horrible qu'il ne peut le supporter. Il se trouve mal et doit rentrer à Bruxelles (1).

Sur ces entrefaites, un compatriote, originaire de Northumberland, que Frye désigne par l'initiale de son nom, lui propose de l'accompagner dans un voyage à Aix-la-Chapelle et aux bords du Rhin.

\* \* \*

« Liège, 26 juin.

» M. L... et moi-même sommes partis ensemble en diligence ; ayant quitté Bruxelles le 24 à sept heures du soir, nous sommes arrivés ici hier matin à midi. J'ai eu grand' peine à me procurer un passeport pour sortir de Bruxelles ; mon nom avait été porté sur celui du général Wilson, qui rentrait en Angleterre. Notre ambassadeur était absent, et je fus renvoyé de bureau en bureau sans succès ; je commençais à croire que je serais forcé de rester ma vie durant à Bruxelles. Par bonheur, M. L... était intimement lié avec le consul d'Angleterre ; fort aimablement, il s'offrit à intervenir pour me procurer mes papiers et y réussit. A notre arrivée ici, nous sommes descendus à la *Pommelette d'Or* (2). Le prix de la place en diligence de Bruxelles à Liège est de quinze francs. Nous avons traversé Louvain, mais trop tard pour rien en voir.

» Le pays qui s'étend autour de Liège m'a frappé par son pittoresque ; la Meuse coule à travers la ville, et les bords

(1) Il reviendra à Waterloo le 19 août, accompagnant son beau-frère et le neveu de celui-ci. Lacoste, qui avait été le guide de l'Empereur le jour de la bataille, pilote maintenant des touristes anglais, maniaques de la curiosité : « l'un d'eux ne fut satisfait qu'après avoir mesuré la longueur et la largeur du verger de Hougomont ». Des gamins offrent en vente des « souvenirs », et comme son beau-frère fait l'emplette d'un casque, d'une épée et d'une cuirasse qu'il compte accrocher dans son hall, Frye ne peut s'empêcher de faire cette réflexion : « Pour ma part, je n'ai point vu, et ne puis arriver à voir la raison pour laquelle on se réjouit de cet événement. J'ai bien peur qu'il n'en sorte une infinité de maux... » (p. 83).

(2) Dans la rue qui portait son nom et qui reliait jadis la place Saint-Denis à la rue Souverain-Pont, en face de la rue Jamin-Saint-Roch. La vogue de l'hôtel est attestée dès le XVII<sup>e</sup> siècle et, en 1845, on proclamait encore qu'il était le mieux fréquenté de la ville.

du fleuve, hors de la ville, sont très *riants* et agréables. Liège est une grande ville, bien bâtie, mais plutôt sombre d'aspect ; elle s'étend dans un fond entièrement encerclé de hautes collines. Les restes de son ancienne citadelle s'élèvent sur une hauteur qui commande complètement la ville ; sur une autre hauteur s'élève un monastère <sup>(1)</sup>, un magnifique bâtiment. Il y a une quantité de houillères dans les environs, et un grand commerce de charbon se fait entre cette ville et la Hollande par les *treckschuyte* <sup>(2)</sup> sur la Meuse. Nous avons visité l'ancien palais épiscopal et les églises. Le palais est complètement dégarni. La ville a beaucoup souffert pendant le soulèvement des provinces belges contre l'empereur Joseph II, et s'étant distinguée par l'opiniâtreté de sa résistance, elle a été traitée avec beaucoup de rigueur par le gouvernement autrichien <sup>(3)</sup>. On a fait sauter les fortifications, et maintenant, il ne reste plus qu'une grande caserne à l'emplacement de l'ancienne citadelle. Je suis resté deux grandes heures sur cette hauteur, à admirer les beautés du panorama qui s'étendait à mes pieds. Les rives du fleuve, qui est très sinueux à cet endroit, et les nombreuses *maisons de campagne*, ainsi que les promenades publiques et les allées bordées d'arbres composent un paysage riant, du moins pour ce qui est des environs, car la ville elle-même est plutôt triste <sup>(4)</sup>. Il y a aussi plusieurs jolies villas sur les hauteurs, et si je devais me fixer ici, j'en choisirais une, et ne descendrais que rarement dans la vallée et dans la ville,

*Séjour des soucis vils, de l'envie, des querelles.*

» Liège, en dépit de son aspect morne, est une place de commerce opulente. Des troupes belges y tiennent garnison. A l'auberge, après le dîner, un prêtre belge lia conversation avec moi. Comme j'étais en noir, il se figura que je portais l'habit, et il me demanda si j'étais belge, puisque je parlais

(1) Vraisemblablement celui de Saint-Laurent. La Chartreuse avait été partiellement démolie sous l'Empire.

(2) Le mot est même passé dans le dialecte de Liège sous la forme *trèkchût* (HAUST, *Dict. liég.*, s. v.).

(3) Lors de leur retraite en juillet 1794, les Autrichiens, qui avaient été assaillis par la population d'Outre-Meuse, se retranchèrent à la Chartreuse, d'où ils bombardèrent le faubourg d'Amercœur et le quartier d'Outre-Meuse. Mais la démolition de la Citadelle avait été commencée par les Liégeois révoltés en 1789-1790.

(4) Ce caractère de tristesse semble avoir vivement frappé Frye : arrivé à Cologne, il note que « la ville est grande, mais fort morne d'aspect, aussi morne que Liège ; on dirait, ajoute-t-il, que toutes les villes qui ont été sous la domination ecclésiastique sont mornes ou rendues telles par suite de l'interdiction des amusements les plus innocents » (p. 37).

français avec l'accent belge. « *Apparemment, Monsieur est ecclésiastique ? — Monsieur, je suis né Anglais et protestant.* » (1). Il commença alors à parler de la Révolution française et à faire contre elle toute une diatribe, car telle est la doctrine qu'on ne cesse aujourd'hui d'enfoncer dans la tête de ceux qui reçoivent les ordres ; et il conclut en déclarant que les choses n'iraient jamais bien en Europe tant qu'on n'aurait pas rendu à Dieu les biens dont on L'avait dépouillé. Je lui répondis que je n'étais point d'accord avec lui, car la vente des biens d'église, ainsi que des terres et des propriétés appartenant aux établissements ecclésiastiques supprimés, avait grandement contribué au progrès de l'agriculture et au bien-être de la classe paysanne, dont la situation s'était trouvée par là fort améliorée ; elle connaissait maintenant, en comparaison de ce qu'elle était avant la Révolution, un réel état de prospérité. Et j'ajoutai : « *Enfin, Monsieur, Dieu n'a pas besoin des choses terrestres* » (2). Sur ce, il préféra ne pas poursuivre la conversation et, commandant une bouteille de vin, il la vida à lui tout seul avec la glotonnerie d'un Tartuffe. Sans doute était-il surpris de découvrir un Anglais qui ne partageait pas sa façon de voir ; car je constate que tous les partisans de l'ancien régime, de la féodalité et de la superstition ont la conviction que nous sommes aussi impatientes de voir rétablir tous ces abus qu'ils le sont eux-mêmes ; il faut reconnaître que l'attitude de notre gouvernement a été bien faite pour les confirmer dans leur opinion et pour leur donner à croire que nous allons être leurs fidèles auxiliaires dans leur tentative d'arrêter et de faire rétrograder les progrès de l'esprit humain. En fait, je m'aperçus bien vite que mon ami n'était pas un foudre d'intelligence, et qu'il était de ces prêtres si bien caractérisés par Métastase :

*Ceux dont toute la science  
Est fondée sur notre ignorance... (3) »*

« Maastricht, 27 juin.

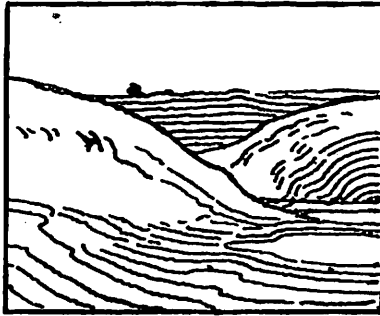
» Ce matin, après une promenade sur les bords de la Meuse — car j'ai une prédilection pour les eaux et pour les

(1) En français dans le texte.

(2) En français dans le texte.

(3) En italien dans le texte ; nous n'avons pu identifier le passage.

bois (*flumina amem silvasque inglorius*) <sup>(1)</sup> — nous nous sommes embarqués sur un *treckschuyt* <sup>(2)</sup> et sommes arrivés ici après quatre heures de voyage. Le paysage des rives de la Meuse entre Liège et Maastricht est fort varié et extrêmement romantique ; mais, à Maastricht, c'est fini et c'est la morne uniformité du paysage hollandais qui commence... » (pp. 30-32).



---

(1) Réminiscence de Virgile, *Géorgiques*, II, 486.

(2) A la date du 29 juin, Frye notera que « le prix du voyage de Liège à Maastricht en coche d'eau était de deux francs cinquante, et celui de Maastricht à Aix-la-Chapelle, par la route, de sept francs par personne ».